



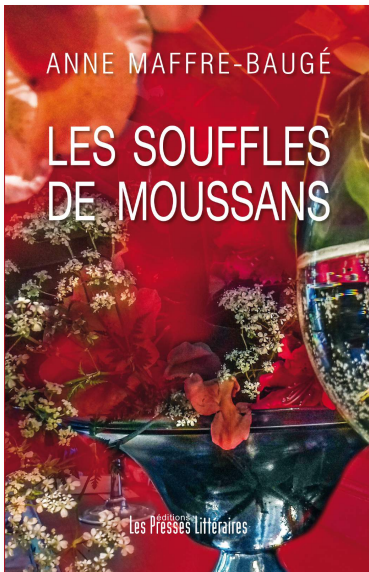
ANNE MAFFRE-BAUGÉ

# LES SOUFFLES DE MOUSSANS

Dossier de Presse

éditions  
Les Presses Littéraires

## Caractéristiques du livre



ISBN : 979-10-310-0435-8

Titre : Les souffles de Moussans

Auteur : Anne Maffre-Baugé

Editeur : Les Presses Littéraires

Collection : Détours romanesques

Rayon/genre : Roman

Nombre de pages : 444 pages

Mois et année de parution : Mai 2018

Prix de l'ouvrage : 22,00 €

## Contact Presse

éditions  
**Les Presses Littéraires**

Marine Vella, assistante d'édition  
Éditions les Presses Littéraires  
Espace Entreprises Méditerranée  
Rue Édouard Belin, 66600 RIVESALTES  
Fax : 06 46 70 08 69  
lespresseslitteraires2@gmail.com  
www.lespresseslitteraires.com

### **Pourquoi ai-je publié ce livre ?**

J'ai envie de répondre, simplement, que j'ai eu envie de l'écrire, que je l'ai écrit et qu'il m'a amené plus loin que ce que j'avais pu imaginer...

La publication est une réponse, quand on dit qu'un livre « sort », c'est comme une deuxième naissance. Il se donne aux autres, il est censé faire écho. On passe de sa gestation intime et profonde à l'épreuve de réalité. Le livre fabriqué est devenu un objet – pas comme les autres – et il n'appartient plus à celui qui l'a créé. Il lui échappe. L'auteur s'expose. Il est soumis à la critique. C'est une mise à l'épreuve qui le stimule et il en éprouve le besoin impérieux.

### **Une suite à prévoir ?**

Oui, mais pas immédiatement. Elle est d'autant plus prévue qu'initialement il s'agissait de la première moitié de l'ouvrage... Au delà du dix-neuvième siècle, elle devait se poursuivre en pleine modernité et face au transhumanisme, par exemple.

### **Qui suis-je ?**

Une fille rebelle, une femme, une épouse, une mère de famille nombreuse, une prof de philo... bref tout ce qui fait exister quelqu'un dans la société. Mais j'aime lire, écrire, peindre... J'aime les mots et les idées, leur argumentation... Je me tiens au milieu de tout cela dans une sorte d'expectative, sans confondre les rôles et les fonctions avec mes aspirations. Qui je suis-je ? Un mélange de tout. Le « connais-toi toi-même » ne me hante pas, ce serait plutôt le « aime et fais ce que tu veux ».

### **Comment est née l'idée de ce livre ?**

Exactement, je ne le sais pas au juste car, ainsi que pour tout le reste, tout se mélange, tout se vit en même temps. Il y a d'abord eu le besoin d'écrire, confus, irrépressible, latent et fugace. Un mot après l'autre, une phrase qui répond à l'autre tandis que les idées s'enchaînent sans prévenir. Une fois posée, la chose écrite devient la pierre d'une sorte d'édifice en papier, possible, fragile, non assuré. Mais dès que cela noircit la page blanche, il y a les exigences de l'écriture, une soif inaltérable d'exigences multiples. Il n'y a pas qu'une seule idée qui préside à la mise en œuvre d'un texte en voie de devenir livre. Pourtant, celle dont je me souviens concerne le mal actuel du terrorisme et sa propagation. Partageant la révolte de tous dans l'incompréhension, la colère et la peine, je me suis dit : il a bien dû y avoir dans l'histoire d'autres terroristes... Y aurait-il un dénominateur commun avec ce que nous vivons aujourd'hui ? Lequel ? Et où sont les différences ? Et je me suis dirigée du côté russe, du côté des nihilistes et terroristes des années 1860 à 1880.

Mes tout premiers chapitres concernaient la vie des verriers aux Verreries de Moussans. J'allais devoir intégrer ce souci-là lié au terrorisme (d'hier et d'aujourd'hui) dans le calme et la routine d'une vie d'autrefois, enfoncée dans la campagne profonde. La manière de procéder serait mon affaire au cours de l'élaboration du texte... alors que jusqu'ici le fil conducteur de mon livre ne m'était pas encore apparu clairement. Un livre, c'est comme un bateau, il prend sa vitesse de croisière et c'est alors seulement qu'il met le

cap sur une destination.

### **Combien de temps a pris l'élaboration de ce livre ?**

Un peu moins de deux ans. C'est plus de temps qu'en ce qui concerne mes autres livres. Peut-être parce que il y en a deux en un ; et que la fiction inhérente au roman ne permet pas tout ; et surtout pas n'importe quoi , tant au niveau d'une époque donnée (le milieu des verriers au dix-neuvième siècle à Moussans) qu'à celui de l'exactitude des personnages historiques. Les difficultés rencontrées (pour moi qui ne suis pas historienne) se rapportent aux apports de l'histoire. Apprendre à connaître des personnages ayant existé, comme Netchaïev par exemple, ne suffit pas. Il faut (ou il faudrait) savoir les insérer naturellement. La relative fluidité de sa propre pensée échappe à cet écueil-là : à savoir l'intégration de ce qui est extérieur à elle, comme les données historiques. Il faut éviter le plaquage sous toutes ses formes.

Voilà surtout les difficultés rencontrées au cours de l'élaboration de ce texte. J'avais eu les mêmes concernant les événements viticoles des années 70 dans « Emmanuel, une Terre qui s'écrit ».

### **L'expérience (personnelle ou professionnelle) m'a été utile...**

Plus qu'utile... Nécessaire. Sans son concours je n'aurais pas pu m'en sortir. J'aurais fait autre chose, ou de la peinture. Ce qui m'a aidée c'est le sens de la précision (apporté par le métier) et la pratique du concept... mais en même temps il y a le « débordement existentiel » de la vie personnelle. Il me semble que c'est cela, seul, qui permet le jaillissement des formules poétiques ou à l'emporte-pièce. Elles relèvent d'un certain état de grâce de l'écriture, et ne se commandent pas. Cela arrive, en plus, sans recette. Le propre de

l'écriture en train de s'élaborer - c'est en tout cas ce que j'ai essayé de faire - c'est de prendre en charge ces « débordements », ceux de la sensibilité, de l'intelligence, de la foi, quelle qu'elle soit, de la médiocrité de soi-même ou des autres. Tout ensemble. Écrire c'est prendre en compte, sans compter. C'est parce qu'il y a une inadéquation de la pensée à la réalité que l'écriture prend le relais. Elle flaire les situations critiques, paroxystiques ; elle est susceptible de combler aussi bien les creux et les manques que de recueillir l'énergie de ce qui est un trop plein... et sort des rives... Et tout ça sans forcément devoir le canaliser ou le stériliser. Parce que même ces miettes d'énergie sont fécondes ou le seront... et c'est pour cela que le roman prend le relais et que l'écrivain le pressent.

### **Quel lien entre les personnages et ma vie ?**

Il n'y en pas qu'un seul. Dans chacun de mes personnages des « Souffles de Moussans », il y a un peu de moi comme pour tout auteur. Mais comme ils sont différents, sinon contradictoires, il arrive que cela échappe, y compris à soi-même. Si l'on parle de l'élaboration d'un livre, on peut aussi parler de la construction d'une vie, en fonction de ses choix. Je tiens à dire que les liens entre mes personnages et ma vie personnelle ne sont ni l'effet du hasard ni celui d'un quelconque parallélisme. Ils obéissent à une sorte de rythme cyclique, dont les retours ne sont pas identiques.

Il se trouve, pour répondre plus concrètement à cette question, que chacun des personnages s'est enraciné à la vie - vécue ou bien perçue - d'une manière ou d'une autre. Il n'y a pas que les faits pour répondre à la réalité : il y a tout ce que l'on imagine, tout ce dont on peut se souvenir. Dans ce contexte, le champ est vaste, et il peut y avoir un véritable

accroissement de réalité. Il y a toujours une parenté entre ce que l'on a pensé ou pu penser un jour, et ce qui, tout à coup, perce à travers « les » personnages. C'est une surprise et parfois une suite de surprises... rien à voir avec la résolution d'une équation.

### **Pourquoi j'écris ?**

Parce que c'est un plaisir, même s'il s'accompagne d'efforts, parce que j'ai besoin de clarté, du moins de clarification - et d'évasion pour saisir ou retrouver l'essentiel... tel du moins que je l'imagine. Parce que, pour moi, la mémoire n'est pas seulement un devoir - même si c'en est un aussi. Parce que la réalité d'aujourd'hui me préoccupe et me fascine. J'ai le sentiment d'avoir le pied dans une ère et d'appartenir, par le regard de mes enfants et de leurs enfants, à l'ère suivante. Et il ne s'agit pas seulement des générations différentes et de leurs conflits.

J'éprouve peut-être l'illusion, par l'écriture, de rendre témoignage d'une mutation extraordinaire. Les temps que je vis sont des « âges » où l'humain prédéfini est en passe d'être transgressé. Cette transgression est un « débordement » de plus, et pas des moindres. Il m'interpelle dans mon désir d'écrire.

Je goûte en écrivant la richesse inépuisable des êtres, leurs chutes, leurs rebondissements. Je les fais aller et venir dans leurs passions et leurs contradictions. Je prise la richesse de la nouveauté tout en me méfiant du zapping, qui rétrécit les horizons et gomme les êtres par un besoin de fonctionnement accru. Je n'aime pas en rester à la surface des choses. C'est aussi pour ça que j'écris pour dégager des perspectives et aller au-delà des visions immédiates... Quand la fiction dépasse la réalité c'est qu'elle a su rendre possible ou plausible ce qui n'apparaissait pas dans les

phénomènes immédiats. Il y a quelque chose d'annonciateur ou de prophétique chez certains grands écrivains. Dans « Les Souffles de Moussans » de nombreuses pistes ou voies d'approche s'offrent au lecteur. Mais une même constante demeure : la référence à la beauté, notamment celle de la nature.

### **Ce que j'aimerais partager avec les lecteurs...**

Dans la mesure où il y a diverses portes d'entrée, ce roman est susceptible d'intéresser plusieurs types de lecteurs selon la prédilection de leurs intérêts personnels... Mais ce ne sont là que des voies d'accès, individuelles et préférentielles.

J'aimerais être comprise, eu égard à la complexité d'ensemble de ce livre, qui se simplifie au fur et à mesure de l'avancée des pages, en montrant une certaine unité. Les thèmes psychologiques de l'identité, de la reconnaissance du groupe, ou de ses rejets, du féminisme naissant à Paris... et à Moussans, l'antithèse de la résignation ou de la révolte, voire de la Révolution, du nihilisme et du terrorisme, les problèmes liés à la mystique ou à la névrose et aux conditionnements... intéresseront (en tout cas je l'espère !) différents publics. En revanche, celui à qui plaira ce livre sera celui qui sentira ou percevra ses liens internes et externes. C'est au milieu de ces liens que les problèmes de fond émergeront. Cela, j'aimerais le partager avec des lecteurs ; ainsi que, lors des présentations, arriver à avoir leur avis sur les personnages. C'est le sens d'un livre que de partager des vues différentes. Faire un livre n'épuise pas les liens entre les êtres fictifs et réels. Et j'aimerais en discuter avec tous ceux qui feront la connaissance des personnages et de leur auteur.

J'aimerais pouvoir faire ressentir que le « trop plein » de celui qui écrit

correspond à un vide possible. C'est ce vide qui fait qu'on a besoin d'écrire.

**Si vous deviez mettre en avant une phrase... Laquelle ?**

Heureusement que je ne le dois pas ; car, d'une part, choisir c'est sacrifier, et de l'autre, c'est indiquer

une voie que je ne veux imposer à personne.



Le ruisseau est tellement clair qu'elle s'y mire tout entière, et, narcisse parmi les narcisses ou les renoncules d'eau, elle s'y confond, en tombant amoureuse pas forcément de sa propre image...

« Il » lui a promis une coiffe en dentelles de Valenciennes. Elle chasse ces propos, plus exactement l'idée et les images qu'ils font naître en elle. Elles accourent à son devant à pas précipités : la voilà assaillie et troublée par des pensées confuses. Le ruisseau file plus vite que les bancs de poissons qui rivalisent avec lui. Il zigzague comme l'éclair, épouse les reliefs de ses berges et les redessine chaque fois à sa manière. Où est-il passé ? Tout coule : amont et aval se sont rejoints, se dit-elle. Elle ne sait pas ce qu'elle vit déjà, à nom « passion ». La voilà submergée à son tour par quelque chose d'étrange et de puissant... Elle se prend à rosir, à rougir, elle a chaud jusque dans le bas des reins...



Les risques de la nuit étaient les pires. On quittait, désabusés, sa propre maison, où l'on avait en vain essayé de trouver le sommeil sur la paille humide d'une cave. On marchait à l'aveuglette, comme des somnambules, les poches remplies d'écus anciens, tenant en l'air entre le pouce et l'index, des papiers précieux détachés de tout le reste... ou bien la photographie d'un être cher... une épouse disparue, un amant secret ou un enfant mort.

La faim tenaillait tout le monde, et on la trempait comme on pouvait, tandis que de nouveaux incendies flambaient un peu partout, sans que l'on sache au juste qui les avait allumés.

Les gens continuaient à se battre. Ils s'étrépaient, s'entretuaient, tombaient au sol défigurés, bientôt privés de toute identification possible. D'autres, plus exposés et apparemment invulnérables, gardaient le front haut et le regard fixe, en se ruant sauvagement sur leurs semblables.

Des éclats de grenaille de fer et de plomb se mélangeaient à une pluie noire, ne laissant à la rue que des traînées de poudre, des cris étouffés et des râles.

Tout à coup, au milieu des chariots abandonnés, un cheval cabré se dressait comme un géant mythique ; écumant, il crachait de lugubres hennissements à travers ses mâchoires édentées.

Tout était figé et tout n'était que rictus. Le temps ne s'arrêtait pas mais il était rompu.





En cet instant, il revoyait les grandes étendues de la propriété, parsemées çà et là d'arbres, de peupliers noirs surtout. De nombreux serfs allaient et venaient. Ils assuraient tous les travaux, labours, ramassage de bois, entretiens divers des chemins et des allées, curages des bassins bouchés de détritrus après les longs mois d'hiver... Dans le meilleur des cas, tissages, tannage, ravaudages divers. Il se souvenait de leurs pauvres isbas d'où sortaient d'épaisses fumées grises, comme des moutons sombres pressés dans le ciel, chevauchant affolés des nuages bas et lourds où ciel et terre se confondaient en une purée de pois indistincte.

De ses yeux plissés et rougis par le froid, il avait pu pénétrer les visages burinés, striés de rides profondes, comme ces traits hachurés à la plume trempée dans de l'encre de Chine... Il vit leurs pieds entourés de chiffons, il découvrit leurs airs craintifs et soumis et cette indicible peur rentrée : elle se lisait sur toutes les physionomies transies de froid. L'ennemi, c'était la peur et la pauvreté. Un jour, il les combattait ; un jour, quand il serait grand... Toutes les deux... comme si ce n'était pas suffisant d'être pauvre... et qu'il faille constamment courber l'échine.

Il avait observé la courbure de leurs dos arrondis, pliés comme des arcs et dont ne partirait jamais aucune flèche... Il avait été pris d'une immense pitié pour tous ceux qui étaient privés du moindre désir, à qui l'on avait enlevé jusqu'à l'envie de se relever.







Une amie plus âgée que moi, plus près de fait de la génération antérieure vint faire « sa visite ». Ça se faisait de son temps.

Elle s'était annoncée. Sa présence me touchait : elle avait les épreuves de la vie et elle épiloguait autour des êtres chers qui nous quittent. « Une mère », disait-elle, « perdre une mère »... J'étais surprise de ce langage.

- Ce n'est pas rien, ajoutait-elle, « une mère ! ».

Elle utilisait l'article indéfini, « une », parce que justement elle avait l'expérience du possessif : elle avait perdu la sienne. « Une mère », c'était sa mère devenue la mienne ou la nôtre. C'était l'expérience de la solitude, du déchirement qui sépare les êtres. Aussi, dire « une mère » devenait plus intensément encore « ma mère » parce que chacun avait eu la sienne. La rupture primale est universelle ; elle vous fait « solitude » à côté de votre mari, de votre compagnon et de vos enfants. « Une mère »... disait-elle.

Je m'obligeais à étouffer les cris du désespoir, à aller dans le sens de l'avenir.

Il faisait si beau, ce jour-là, et je m'étais levée du bon pied, sensible à la beauté du jour, complice de ses surprises, désireuse de recommencer à vivre. Il faisait très beau, un temps d'avril lumineux et sec, un jour de promesse printanière, déjà tout en clarté...

Une de ces lumières douces comme des chaussons d'enfants.

Un soleil étincelant entraît de plein fouet dans la maison, inondant le salon grâce à sa baie vitrée panoramique, appelée « serlienne ». La cheminée en bois, lourde de ses volutes en relief, et les parquets de chêne cirés, en étaient subitement allégés. Ils luisaient, assortis au lavis d'un tableau bleu représentant une nymphe ou une vestale, entre lac et feu sacré, tout brillait et l'ordre régnait. Dehors, des frondaisons inversées semblaient balayer le sol. Les branches basses des arbres, en effet, se mettaient à marcher toutes seules. La monstruosité de leurs racines tentaculaires qui serpentaient, leur indicible puissance, leurs invincibles avancées « mordaient » sur nous, sur notre espace vital... bientôt envahi de ronces, qui sait ? Le règne végétal l'emporterait-il sur le jardin cultivé, apprivoisé, où il faisait si bon vivre ?

C'est la Nature ou Nous.

Cette lutte acharnée s'imposait donc mais avec toutes les précautions. Qu'advierait-il d'ici dix ou vingt ans ? Et même bien avant !... Soit la force aveugle d'une luxuriance végétale l'emporterait, une fois de plus ; soit, il faudrait relever les manches, une fois encore. C'est « l'histoire sans fin » des jardins, ce juste milieu entre les extrêmes, où le jardinier est roi. Je rêvais éveillée aux chemins retrouvés à côté de ceux qui ne cessent de bifurquer, offrant d'autres échappées à travers des sentiers inconnus ou perdus...



## Quatrième de couverture

L'Histoire recouvre toujours de son ombre les histoires plus obscures de tous ceux qui ont vécu, souffert, aimé. L'oubli ne pourra pas les gommer.

Le Cahier Jaune, sauvé d'un « déménagement pas comme les autres », fait remonter à la mémoire la vie de ces souffleurs de verre, rythmée par la Réveillée et le temps des Fours Morts.

En 1871, lors de la Commune, Paris est à feu et à sang, ravagé par la guerre civile, la violence et la faim.

Des échos terribles parviennent aux Verreries de Moussans qui vivent d'autres drames : la naissance d'un enfant de trop, la révolte d'une épouse meurtrie, l'abnégation d'une aïeule, et l'initiation progressive d'une petite fille à l'esprit de sacrifice...

Tandis qu'un vent de liberté venu de la capitale pousse les femmes à prendre conscience d'elles-mêmes et à se battre, l'action féministe prend corps.

Autant qu'un passé lointain ce roman révèle le présent ; il semble jaillir de soi dans le flot des souvenirs. L'écriture ouvre des perspectives. Elle dit le déchirement des passions... Amoureuse, révolutionnaire, spirituelle...

Les pensées s'affrontent : nihilistes et terroristes, mystiques. Mais, au-delà d'une dérive manichéenne, la constance de la nature... Elle se déploie souverainement en faisant éclater la beauté de ses palettes de couleurs. Terre promise ou Paradis perdu ?

Discrétion, débordements et sentiments forts habitent les personnages : Marie et Gaspard, Brune et Julie, Marion et Aliocha...et ceux, historiques, de deux anarchistes russes, Bakounine et Netchaïev. Y a-t-il un fil rouge qui les relie ?

A travers une fresque lumineuse de miroirs sans fin Les Souffles de Moussans esquissent des réponses et ne cessent de soulever des problèmes actuels brûlants.



Anne Maffre-Baugé est née à Bêlarga dans l'Hérault, au milieu des vignes, en temps de guerre... Elle est la fille aînée de Geneviève et d'Emmanuel Maffre-Baugé (ancien leader viticole, député européen et écrivain) et mariée avec Claude Boudet professeur agrégé de philosophie, écrivain. Elle réside dans l'Aude, à Saissac et séjourne à Montpellier. Professeur de philosophie elle a enseigné à Nîmes, Montpellier et Carcassonne. Elle a créé le Parcours des Fables de la Fontaine à l'Arboretum du Lampy ouvert au public. Elle a déjà été publiée aux Éditions Les Presses Littéraires pour deux romans.

## Du même auteur



ISBN : 979-10-310-0061-9

Titre : Les hautes traversées

Auteur : Anne Maffre-Baugé

Editeur : Les Presses Littéraires

Collection : Détours romanesques

Parution : Septembre 2015

Prix de l'ouvrage : 18,00 €

L'innocence d'une enfance bientôt troublée par un maître d'école pervers. L'adolescence. L'amour. Le départ en Afrique au Mali...

Les événements de la vie d'Elise se succèdent en s'intensifiant : le passé rejaillit sur le présent et ce dernier sur le futur ; le vécu de chacun s'épaissit.

D'abord, parachutés en pleine brousse, les voici, Elise et Paul, à Bamako, à Missira. Les naissances rythment la vie, lumineuse au-delà des ombres et des clairs-obscurs.

Ils sont affrontés non seulement aux affres du sous-développement mais aussi à une autre forme de pensée : leur logique en sera pour un temps relativisée par la toute-puissance du fétichisme ambiant.

Que retiendront-ils de cette expérience ? N'est-ce d'ailleurs qu'une expérience ?

Grâce à la distance prise, Elise, en dépit de l'adversité, pourra-t-elle échapper à un certain obscurantisme ? Elle pénètre en effet dans ce « Mali des profondeurs » comme un plongeur de fond. Pourtant, l'approche véritable des hommes et des femmes de ce pays ne se réduit pas à une somme d'aventures exotiques... Les Maliennes et les Maliens lui feront voir la beauté du geste, l'hospitalité offerte, la tradition orale, et la flamboyance des mots écrits et parlés.

Si, sur un plan personnel, elle « traverse » des épreuves, disons que les « hautes traversées » la hissent au-dessus d'elle-même, en lui montrant la fécondité des chocs de civilisations.

Alors que le Mali n'a cessé de se développer depuis, le voilà à présent assailli et miné par le terrorisme... Elise décide, malgré tout, de ne retenir que le meilleur.

D'un continent à l'autre les traversées demeurent : elles font surgir des ponts et tissent des liens de plus en plus profonds entre les êtres.

*Anne MAFFRE-BAUGÉ, professeur de philosophie, a enseigné à Bamako, Nîmes, Montpellier, Carcassonne. Elle a créé le Parcours des Fables de la Fontaine à l'Arboretum du Lampy où elle reçoit ses visiteurs et ses hôtes. Elle a publié : Emmanuel une Terre qui s'écrit aux Presses Littéraires.*